



LE MARTEAU  
DE THOR  
STÉPHANE PRZYBYLSKI



Stéphane Przybylski

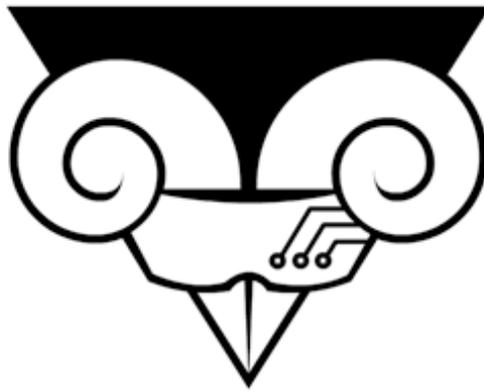
# Le Marteau de Thor

Tétralogie des Origines — 2



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme [e.belial.fr](http://e.belial.fr) ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard & Erwann Perchoc

Illustration de couverture © 2015, Aurélien Police

ISBN : 978-2-84344-739-6

Parution : novembre 2015

Version : 1.0 — 19/10/2015

Pour Mickael Cherbeix

## Prologue

*Fuerteventura, îles Canaries,  
5 septembre 1939*

ESTEBAN AVANÇAIT d'un pas mal assuré, trébuchant sur les cailloux qui recouvraient le fond du ravin de Pecenescal. Le jeune garçon venait de laisser derrière lui l'oasis et le murmure réconfortant du vent qui agitait les branches des palmiers dattiers ; il marchait désormais au milieu de rocs pétrifiés des millions d'années auparavant, au temps où l'archipel des Canaries n'était qu'une montagne de magma incandescent tout juste émergée des flots de l'Atlantique.

Le silence régnait.

Quand Esteban tournait son regard vers la voûte céleste, il voyait de gros nuages noirs tourbillonner autour du Pico de la Zarza. Le soleil était couché depuis bien longtemps et les ténèbres envahissaient le vallon. De loin en loin, un éclair zébrait le ciel, illuminant le désert d'une lueur blafarde. L'espace d'un instant, les concrétions rocheuses prenaient alors la forme d'animaux monstrueux dans l'esprit de l'enfant terrorisé.

Comme pour se rassurer, Esteban força l'allure sans pouvoir s'empêcher de jeter à la ronde des regards enfiévrés.

Le temps pressait. La nuit tombait, et le petit berger savait qu'il ne lui serait bientôt plus possible de chercher la chèvre qui avait déjoué sa surveillance, quittant le troupeau pour s'en aller paître dans les montagnes. Si son père apprenait qu'il avait perdu l'animal, il lui en cuirait, assurément. Les bêtes confiées à la garde de l'enfant constituaient l'unique fortune de cette famille d'insulaires. Un intense soulagement

saisit le jeune garçon à la vue de traces dans le sable. Suivant la piste en hâte, il atteignit le pied des collines où naissait le ravin de Pecenescal. Toujours rien. Maudissant le sort, Esteban gravit un gros rocher pour s’orienter. Impossible toutefois de distinguer quoi que ce soit à plus de quelques centaines de mètres. Le tonnerre gronda soudain dans le ciel, résonnant sur les pentes des volcans endormis. Dressant l’oreille, Esteban tourna la tête vers la montagne. Il lui avait semblé entendre le bêlement de son animal dans les hauteurs.

Bravant ses peurs, l’enfant se lança à l’assaut d’une coulée de lave solidifiée dégageant un chemin vers les cimes.

Haletant, s’aidant des mains et des pieds, Esteban finit par atteindre le sommet.

Pour un peu, il aurait pu toucher les nuages.

Un vent glacial surgit de l’ouest le frappa au visage. La bise s’insinua entre les plis de sa chemise trempée de sueur.

Si la nuit n’avait pas tout envahi, il aurait pu embrasser du regard l’océan et la plage de Cofete. Mais l’Atlantique se résumait en cette heure tardive à un murmure lointain inquiétant porté par les rafales.

C’est alors qu’il entendit à nouveau sa chèvre : un bêlement apeuré.

« ¿ *Donde estás, cabra estúpida ?* » lança le jeune garçon, excédé.

Comme pour lui répondre, l’animal poussa un long cri déchirant. S’avançant à tâtons en direction des appels effrayés, Esteban aperçut sa chèvre entre deux éclairs. Elle se tenait immobile, une de ses pattes coincée dans un trou.

Le petit berger se précipita.

Il délivra la bête avec habileté, puis la souleva et la serra fort contre lui, heureux de l’avoir enfin retrouvée.

C’est au moment où il tournait sa tête vers le ciel pour remercier le Seigneur qu’il vit...

Quoi, au juste ?

Sa première impression fut semblable à celle ressentie l’été précédent, lorsqu’il avait quitté Fuerteventura pour rejoindre le continent. La famille du jeune berger s’était alors rendue dans la région de Séville pour assister à l’enterrement d’un oncle ayant abandonné l’île depuis bien longtemps afin de trouver du travail en Andalousie.

Le soir de leur arrivée, le père d’Esteban avait conduit ses enfants sur les remparts des califes almohades. De là, ils avaient admiré la ville et ses lumières artificielles. Le petit pâtre n’avait jamais rien observé de pareil. Le souvenir de ces lueurs s’était ancré pour toujours dans sa mémoire.

Encore aujourd'hui, lorsqu'il fermait les yeux, il voyait scintiller devant lui ces lucioles électriques illuminant les rues.

En cette nuit froide et sans lune, perdu quelque part entre le ravin de Pecenescal et le Pico de la Zarza, il lui semblait que Séville venait de surgir des ténèbres pour danser au-dessus de sa tête.

Il y avait une ville dans le ciel. Une cité des nuages plus vaste que Séville...

La première surprise passée, Esteban réalisa que l'apparition n'avait que peu de choses en commun avec la capitale andalouse. Les lumières électriques de cette ville-là s'organisaient en de vastes cercles ordonnés et concentriques ; les avenues semblaient tourner sur elles-mêmes, leurs mouvements, lents et réguliers, évoquaient la rotation des ailes d'un moulin à vent.

L'enfant jeta des regards perdus aux alentours, incapable de saisir la signification du phénomène.

Les montagnes se teintaient des lueurs jaunes et vertes venues de la cité céleste ; les pics tourmentés projetaient leurs silhouettes sur le vallon comme si mille soleils illuminaient Fuerteventura. Incrédule, Esteban s'aperçut que son ombre, au sol, décrivait des cercles autour de lui, comme l'aurait fait l'aiguille d'une montre tournant sur son axe. Le garçon se mit à suivre du regard sa silhouette, gagné par le vertige.

Le craquement sinistre de la foudre retentit soudain.

Le tonnerre roula en de longs échos assourdissants qui secouèrent le spectateur incrédule jusque dans ses entrailles. Instinctivement, celui-ci se blottit contre sa chèvre, enfouissant son visage dans le pelage doux et chaud dont l'odeur lui rappelait l'atmosphère rassurante de la bergerie de ses parents. L'animal tremblait tout autant que son jeune maître.

Ce fut comme si le vent les enserrait.

Esteban ressentait les morsures des bourrasques contre sa peau glacée, semblables aux griffes de créatures invisibles qui l'auraient maintenu prisonnier.

Une terreur panique étreignit le berger.

Il ferma les yeux pour ne pas voir les démons qui l'entouraient. Il aurait voulu fuir, mais il en était incapable. Il ne lui restait plus qu'à attendre que ces diables arrivent et s'emparent de lui...

Mais l'attaque tant redoutée ne vint pas. Et le silence retomba lentement sur les montagnes.

Esteban demeura immobile quelques secondes avant d'oser rouvrir les yeux. Les cimes baignaient à nouveau dans l'obscurité. Au-dessus de sa tête, la cité des nuages s'était évanouie ; le ciel se constellait désormais de milliers d'étoiles scintillantes et un quartier de lune se reflétait dans les eaux de l'Atlantique.

Le hululement du vent avait laissé place à un silence écrasant.

Le petit pâtre s'enfuit en direction du ravin de Pecenescal aussi vite qu'il le put, sa chèvre serrée dans ses bras.

Il ne ralentit sa course qu'une fois atteinte l'oasis.

Jamais Esteban ne parlerait à quiconque des événements de ce soir-là. Mais quelquefois, en rêve, il lui arriverait de repenser à cette cité des nuages et à cette angoisse soudaine qui l'avait saisi dans la montagne. Refusant d'admettre que, dans le creux de son lit, il lui semblait ressentir encore une présence, celle-là même qui l'avait étreint cette nuit-là au-dessus de Cofete, l'enfant enfouirait alors son visage dans son oreiller et s'en retournerait doucement vers l'univers des hommes.

– première partie –  
l'arme qui terrassa les géants

1.

## Il vint à nous

NOUS AVONS SUIVI *chaque instant de l'abordage.*

*Quand le navire anglais a ouvert le feu, nous nous apprêtions à intervenir, au mépris de tout ce que nous nous étions juré depuis des siècles, renonçant à nous dissimuler à vos yeux, dans le seul but de sauver Friedrich Saxhäuser.*

*C'est alors que se produisit l'impensable : Saxhäuser vint à nous.*

*Il nous faut lui révéler la vérité car le temps presse : la nouvelle expédition approche.*

## 2.

### L'interrogatoire

*Environs du Stollberg,  
Schleswig-Holstein, 22 novembre 1939*

L'AMIRAL WILHELM CANARIS se tenait assis sur une chaise en fer, jambes écartées. Le petit homme avait délaissé son uniforme pour un costume sombre ; cheveux poivre et sel, de profondes rides creusant son visage, il paraissait plus âgé qu'en réalité — le patron des services de renseignements de l'armée allemande allait avoir cinquante-trois ans — et nombre de ses collaborateurs le surnommaient « le Vieux ».

« Parlez-moi de l'assaut, maintenant, et ne craignez rien : vous pouvez tout me raconter. Cette affaire restera entre vous et moi », dit le chef de l'Abwehr à la manière d'un confesseur.

Sa voix douce résonnait entre les murs de béton du bunker.

« Je pourrais vous décrire chaque instant avec précision », répondit le colonel von Erchingen.

Le comte se tenait debout face à son supérieur, pâle, les traits tirés, une barbe de trois jours ombrant son visage ; il n'avait pas été autorisé à s'asseoir durant l'interrogatoire. Une ampoule nue pendait au plafond.

« Je vous en prie, Albrecht. Et n'omettez aucun détail : nous avons la nuit pour nous...

– Je crois qu'avec le temps, je suis devenu insensible à la moindre émotion. » Erchingen s'exprimait d'une voix neutre. « Sitôt que se profile le moment de l'action, il suffit que je me concentre quelques secondes pour pouvoir vivre les événements qui suivent, comme détaché de moi-même... Je revois clairement les instants qui ont précédé l'attaque : je suis dans ce cottage du Devonshire où j'achève les préparatifs qui doivent nous permettre de pénétrer dans la propriété... »

### 3.

## Les seigneurs de la guerre

*Environs de Koscierzyna,  
18 septembre 1939*

« ATTENTION ! » s'écria le comte Albrecht von Erchingen. Un cerf majestueux venait de débouler devant la Kübelwagen. Le chauffeur donna un brusque coup de volant pour éviter l'animal qui déguerpit dans les fourrés bordant la route. La voiture de liaison Volkswagen patina un instant dans une ornière remplie d'eau, soulevant une gerbe de boue qui éclaboussa son aile droite.

« Veuillez m'excuser, Herr Oberst ! dit le Rottenführer tout en redressant la course du véhicule lancé à vive allure.

– Cela ira, mais tâchez de nous faire arriver à bon port. Je ne voudrais pas finir mes jours contre un arbre !

– Ne vous en faites pas, Herr Oberst, je connais cette forêt comme ma poche. Ma famille est originaire de la région, mes grands-parents avaient une ferme dans la vallée de la Radunia... Tenez, nous y sommes ! »

Le SS désigna une profonde dépression sur la droite de l'allée forestière. Derrière les arbres, on distinguait les eaux d'une rivière dans lesquelles se reflétait le timide soleil polonais.

« Voilà la vallée de la Radunia. Le grand-père serait fier de moi. Je reviens sur ses terres en vainqueur ! »

La Kübelwagen cahotait depuis près d'une heure sur un mauvais chemin. Albrecht von Erchingen connaissait mal cette partie de la Poméranie, aussi avait-il rapidement perdu tout repère dans cette forêt sans limites. Peu avant l'aube, il avait quitté la ville de Berent avec son estafette. La cité venait d'être débaptisée de son nom polonais de Koscierzyna, retrouvant son appellation germanique qui remontait à Frédéric le Grand. Bien que le front n'ait été qu'à quelques kilomètres, les alentours demeuraient vierges de la moindre trace de conflit. Les

hautes frondaisons se teintaient des couleurs de l'automne tandis que planait dans l'air frais et humide une délicate odeur de champignons.

Un faisan apeuré s'envola devant la voiture sous le regard admiratif des deux occupants du véhicule.

« Charmante région, en vérité.

– Je chassais dans les environs avec mon grand-père. Il ne nous fallait pas un quart d'heure pour ramener à la maison un sanglier ou un chevreuil ! » Le conducteur semblait décidément intarissable.

« Nous venons de croiser deux de leurs descendants, plaisanta Erchingen. Vous ne les avez donc pas tous tués.

– Il n'en ira pas de même pour ces sales Polaks, répondit le Rottenführer avec désinvolture. Ces gens sont pires que des animaux : heureusement que la SS a été mobilisée pour faire place nette sur ces terres allemandes !

– Que voulez-vous dire ? » L'officier feignait l'innocence.

En tant que membre de l'Abwehr, les services secrets de l'armée, il se méfiait toujours des SS jaloux de leurs prérogatives.

« Vous n'étiez donc pas là hier, sur la place du village ? Vous n'avez pas entendu jouer la fanfare du régiment, Herr Oberst ?

– En effet.

– Et alors, ces huit hommes pendus à des potences par les pieds jusqu'à ce que mort s'ensuive, avec une marche militaire en fond sonore, vous ne voyez pas dans tout cela un sens particulier ?

– Un moyen pour le colonel du régiment SS Germania de punir des terroristes...

– Je crois plutôt que ces exécutions sont voulues en haut lieu, déclara le chauffeur. Nos chefs ont des plans d'avenir pour la Pologne, et les Polonais n'en font pas partie. Nous autres SS sommes ici pour déblayer le terrain ! »

À mesure qu'il parlait, le Rottenführer s'énervait de plus en plus, pointant son index droit devant lui en de sauvages imprécations adressées à des ennemis invisibles tout en maintenant vaille que vaille la trajectoire de son véhicule.

« Mais regardez donc devant vous ! finit par s'exclamer Erchingen dans l'espoir d'interrompre ce flot nauséabond qu'il ne goûtait guère.

– N'ayez crainte, mais... Je crois que nous sommes arrivés, Herr Oberst ! »

Un peloton de Waffen-SS, portant les insignes de la Leibstandarte, venait de surgir des bois à quelques centaines de mètres. Les hommes se déployèrent en travers du chemin, intimant l'arrêt au chauffeur.

La Kübelwagen s'immobilisa dans un dernier dérapage.

« Et voilà ! s'écria le soldat d'un ton triomphal. Je crois que je serais capable de retrouver l'*Amerika* n'importe où ! »

Sans prêter attention aux propos du Rottenführer, un des soldats de l'escouade demanda à Erchingen de bien vouloir lui présenter ses papiers. Le comte obtempéra tandis que son estafette soliloquait sans faiblir.

« Vous pouvez me faire confiance, Herr Oberst. Personne n'aurait été capable de rejoindre l'*Amerika* aussi vite que moi dans cette forêt ! C'est qu'il doit rester caché. Et toujours en mouvement. C'est la meilleure façon d'assurer sa sécurité ! »

Le Waffen-SS se tourna vers l'incorrigible bavard.

« Ça ira comme ça. Retournez au PC du régiment Germania et rendez compte ! »

– A vos ordres, Herr Untersturmführer ! »

Vêtu d'une tenue de camouflage, l'officier SS se tourna vers Erchingen : « Veuillez me suivre, Herr Oberst, vous allez devoir continuer votre voyage à pied. »

L'intéressé descendit de voiture. Tandis que le chauffeur de la Kübelwagen manœuvrait pour faire demi-tour, le colonel de l'Abwehr disparaissait dans le sous-bois avec son escorte armée.

Maculée de boue jusqu'aux genoux, la petite troupe chemina le long d'un étroit sentier pendant plus d'un quart d'heure ; une simple piste de terre gorgée d'eau tracée par les passages répétés de piétons au même endroit et serpentant entre les arbres.

L'Untersturmführer ouvrait la marche. Ni lui ni ses hommes ne soufflaient mot. Le fusil-mitrailleur à la ceinture et le doigt sur la détente, les Waffen-SS progressaient d'un pas rapide et lourd, scrutant les taillis.

Le son lointain d'une énorme machinerie se fit peu à peu entendre ; le grondement enflait, semblant provenir de derrière un bosquet de sapins dont les branches entrelacées formaient comme un écran impénétrable.

« Gare à votre tête, Herr Oberst », dit le chef d'escouade une fois arrivé devant les grands arbres. Puis, sans attendre, il se fraya un chemin à travers la sapinière. Le colonel lui emboîta le pas, s'aidant de sa sacoche de cuir qu'il tenait à la main pour se protéger des épines. Les grincements de la machine invisible devenaient de plus en plus forts, emplissant l'air de chuintements stridents. Après quelques mètres, le sentier dégringola le long d'une pente raide. Les hommes descendirent dans le ravin, Erchingen manquant de glisser à plusieurs reprises, de plus en plus impressionné par le martèlement mécanique qui couvrait maintenant les pépiements des oiseaux et le doux bruit du vent dans les cimes.

L'Untersturmführer écarta une dernière branche et la troupe se retrouva au pied du talus. Une grande coupe rectiligne, large d'une quinzaine de mètres, avait été ouverte dans la forêt, permettant le passage de la voie de chemin de fer de Dantzig. L'allée était éclairée par un timide soleil qui perçait par endroits la couverture nuageuse. A quelques mètres de là, deux imposantes locomotives noires, placées en tête d'un seul long convoi ferroviaire, crachaient d'épaisses volutes de vapeur blanche. Des Waffen-SS armés jusqu'aux dents faisaient les cent pas le long des rails.

« Voici l'*Amerika*, le Führerhauptquartier depuis notre entrée en guerre, déclara l'Untersturmführer.

– Où sommes-nous exactement ?

– Quelque part sur la ligne qui relie Berent à Dantzig, Herr Oberst. Je ne peux pas vous en dire plus. »

L'officier invita l'agent de Wilhelm Canaris à le suivre. Les deux hommes longèrent le ballast, remontant le convoi qui semblait sans fin. Des tenders avaient été accrochés aux locomotives. Derrière le second, une paire de wagons blindés couverts de branchages et percés de meurtrières assurait la protection du train spécial du Führer ; les toits de ces bunkers roulants étaient surmontés de tourelles rotatives équipées de canons de Flak. Une voiture à bagages suivait, l'*Amerika* se résumant au-delà à une série de pullmans rutilants. Devant le premier d'entre eux, rideaux des fenêtres tirés, la surveillance semblait renforcée ; les Waffen-SS en faction veillèrent à ce que le comte, de même que l'officier qui l'accompagnait, passent au large.

L'Untersturmführer se figea au garde-à-vous devant la voiture suivante.

« Par ici, je vous prie, Herr Oberst. » L'homme désignait le marchepied.

Erchingen grimpa l'escalier de fer. Un soldat en arme vêtu d'un manteau noir se tenait sur la plate-forme ; il ouvrit la porte et claqua des talons. Juste derrière, la salle des rapports de la voiture de commandement bruissait d'activité. Une demi-douzaine d'ordonnances gravitaient autour d'une table imposante sur laquelle se devinait une carte détaillée de la Pologne, constellée de minuscules drapeaux figurant la position des unités. Au fond du wagon, une porte avait été laissée ouverte ; on apercevait de l'autre côté le télex et des postes de radio servis par des téléphonistes de la Wehrmacht. Un général SS s'avança vers le comte, affichant une moue contrariée.

« Oberst Albrecht von Erchingen, mes respects, Herr General.

– Bonjour, colonel. Je suis le SS-Gruppenführer Karl Wolff, représentant du Reichsführer au FHQ. Asseyez-vous, je vais prévenir le Führer de votre arrivée. »

Erchingen prit place sur la petite chaise pliante indiquée par l'officier qui s'éclipsait déjà, non sans avoir lancé au préalable un regard de dégoût sur les bottes crottées du nouveau venu.

L'agent de renseignement commença à décompter les secondes qui s'égrenaient sur l'horloge fixée au-dessus de la table des cartes. Autour de lui, les opérateurs s'activaient sans relâche dans cette ruche bourdonnante où ne cessaient de retentir les sonneries des téléphones et le crépitement des téléscripteurs.

En ce matin du 18 septembre 1939, Albrecht von Erchingen nourrissait des sentiments mitigés à l'égard du régime d'Adolf Hitler. Comme tous les autres officiers de la Wehrmacht, il avait solennellement juré fidélité au Führer, et à ses yeux, trahir ce serment était inconcevable. Or, s'il entendait bien faire tout son possible pour que l'Allemagne gagne cette guerre, le comte se demandait toutefois comment accepter la germanisation forcée des terres conquises à l'Est. L'action des Einsatzgruppen de Himmler et Heydrich, de même que les consignes répressives à l'égard des Polonais transmises à toutes les unités de la Heer, indiquaient que la politique d'extension territoriale réclamée par Hitler dans *Mein Kampf* se mettait progressivement en place. Combien de morts innocents nécessiterait l'acquisition de cet « *espace vital nécessaire pour le peuple allemand* » ?

Erchingen se morigéna : pousser plus loin son introspection était inutile. Il reprit mentalement et un à un les points qu'il lui faudrait aborder devant le Reichkanzler.

Le temps passa. On le faisait attendre. Le comte était désormais prêt à la confrontation, et cependant nerveux à l'idée de se retrouver en présence de Hitler — sentiment partagé par nombre de ses collègues ayant comme lui connu l'armée impériale. En guise de distraction, il s'abîma dans le ballet empressé des aides de camp, se sentant pareil à un visiteur du grand aquarium du zoo de Berlin, laissant vagabonder son imagination...

*Aérodrome de Tempelhof, Berlin,  
14 juillet 1921*

C'est avec un frisson de plaisir qu'Albrecht von Erchingen accueillit la presse, sous des tonnerres d'applaudissements, à sa descente du dirigeable le ramenant de l'Arctique.

Depuis l'Armistice, et la paix honteuse conclue à Versailles, le sport et les grandes expéditions avaient représenté son seul moyen d'échapper à la noirceur de la vie civile. Plus d'uniforme, de parades au son des fifres, et encore moins d'articles de journaux fêtant, une à une, ses vingt-cinq victoires aériennes remportées pendant la guerre de 14-18. Une série d'exploits avait remplacé la liste du nom de ses victimes abattues au combat. En moins de deux ans, Erchingen s'était aventuré sur les sommets des Alpes, aux confins de la jungle amazonienne, puis dans la chaleur étouffante du désert du Kalahari. En course automobile, il rivalisait avec les pilotes italiens les plus chevronnés, et en concours de saut d'obstacles, on parlait déjà du comte pour représenter l'Allemagne dans les grandes compétitions internationales. La fortune de ses parents ne lui interdisait rien, des plus belles voitures aux chevaux hors de prix.

En revanche, son récent raid en ballon dirigeable jusqu'au pôle Nord ne s'était pas déroulé sous les meilleurs auspices. Le brouillard et le gel avaient d'abord forcé les explorateurs à rebrousser chemin, puis les avaient contraints à un atterrissage d'urgence au Spitzberg, plusieurs aéroliers y perdant la vie ; un crash qui devait beaucoup à l'obstination et aux mauvais choix de navigation d'Albrecht.

C'est sur un brise-glace norvégien qu'il avait terminé son périple, abandonnant ses compagnons d'infortune dans l'archipel du Svalbard, non sans leur confier le soin de s'occuper des dépouilles des morts et de la carcasse calcinée de son Zeppelin.

Bien sûr, avant même son retour à Berlin, la famille de l'aventurier avait fait son possible pour qu'on oublie ces « regrettables incidents ». Tout cela ne s'était-il pas déroulé loin de l'Allemagne, au-delà du cercle polaire ? Le père d'Albrecht avait débloqué les fonds nécessaires afin qu'un nouveau dirigeable soit mis à la disposition de son héritier. Celui-ci devait faire l'arrivée qu'il méritait sur le champ d'aviation de la capitale.

La fanfare de l'ancien régiment bavarois du vétéran de la Grande Guerre, associée à un bataillon de jeunes filles habillées à la dernière mode des Années folles, acheva de dérider celui que la presse appelait déjà « le survivant des glaces ». Albrecht était en passe de devenir la coqueluche des soirées mondaines du Kurfürstendamm, la couverture rêvée des magazines.

Après des heures passées sous les flashes crépitants, à répondre aux sollicitations des actualités parlées, Albrecht regagna son domicile situé

sur l'île du Schwanenwerder. Le chauffeur de sa limousine roula aussi lentement que possible, ceci afin de permettre à son maître de faire plus ample connaissance avec les deux danseuses de cabaret rencontrées à Tempelhof.

La voiture finit néanmoins par franchir la grille de la propriété, pour se garer sous le porche de la bâtisse de style néo-roman construite sur une hauteur boisée surplombant le grand lac de Wannsee.

A demi-nues, les deux jeunes femmes sortirent de l'habitacle en riant, puis se précipitèrent vers l'entrée de la demeure. Albrecht les suivit en titubant, la chemise entrouverte, une bouteille de champagne à la main.

« Où est-ce ? lui demanda une des danseuses, sans prêter attention au majordome venu lui ouvrir la porte.

– Ma chambre est de ce côté... »

Il les regarda gravir les marches du grand escalier, y abandonner leurs sous-vêtements. Poussant un soupir d'aise, Erchingen se dirigea vers la bibliothèque, s'approcha de son bureau puis se saisit d'un cigare conservé dans une boîte en acajou ouvragé. Tout en humant son havane, il se mit à fixer avec intensité le tableau accroché au-dessus de la cheminée. Entourée d'un cadre de style rococo, la peinture le représentait en tenue de pilote de chasse, posant avec fierté devant son Fokker D.VII.

« Albrecht ? Tu viens ? » Depuis l'étage, les voix des filles lui semblaient traverser des murs de coton.

*Environs de Compiègne,  
14 juillet 1918*

Cela faisait près de deux ans que le capitaine Albrecht von Erchingen était devenu pilote de chasse, quittant sans regret la boue des tranchées pour intégrer la prestigieuse escadrille du très redouté Baron rouge. Le haut commandement n'avait rien pu refuser à un descendant direct du Graf Ruprecht von Erchingen, ce grand pourfendeur de Français pendant la guerre de 1870 ; pas même une demande de mutation déposée sur le bureau du chef d'état-major sans passer par la voie hiérarchique.

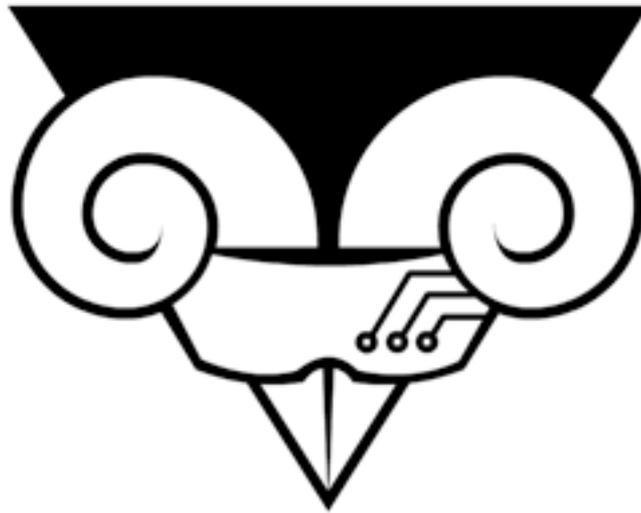
Ce jour-là, tandis que les armées du Kaiser s'épuisaient dans la bataille de l'Aisne, tentant un suprême et inutile effort pour percer le front de l'Ouest, Albrecht et deux de ses ailiers s'étaient lancés dans une incursion loin en arrière des lignes ennemies. A bord de leurs Fokker D.VII, les trois chasseurs entendaient s'octroyer quelques trophées de plus, histoire de célébrer à leur manière la fête nationale de l'adversaire.

La lettre d'Albert Einstein au chapitre 21 : traduction de Samy Cohen dans *La Bombe atomique, la stratégie de l'épouvante* (Gallimard, Paris, 1995).

La citation de Tolkien, chapitre 33, provient de *Le Hobbit* (Christian Bourgeois, Paris, 2013).

Au chapitre 35, les propos du journal du député conservateur britannique Henry Channon sont cités par Martin Allen dans *L'Étrange voyage de Rudolf Hess* (Perrin, Paris, 2011), p. 79.

Voir également la bibliographie du Tome 1 de la *Tétralogie des Origines : Le Château des millions d'années* (le Béliar', février 2015).



# e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur [e.belial.fr](http://e.belial.fr)

Venez discutez avec nous sur [forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBelial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/LeBelial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à [ebelial@belial.fr](mailto:ebelial@belial.fr). Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.